

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-1-096-A-ceux-qui-nous-manquent-I.html>



# I.D n° 1 096 : A ceux qui nous manquent (I)

- Le Magnum - Les I.D -

Publication date: mardi 9 avril 2024

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

**Deux amies miennes, pour ces deux chroniques qui se succéderont : je ne crois pas qu'elles se soient croisées, qu'elles se connaissent, sinon par leur écriture, car l'une et l'autre sont d'ardentes lectrices. Les rapprochent en la circonstance leur dernier livre et la triste expérience qu'elles y évoquent, expérience du deuil et du manque : Luce Guilbaud dans *La perte que j'habite* ( *Cahiers du Loup bleu*, des éditions *Lieux-Dits*), Chantal Dupuy-Dunier avec *Parenthèses* (*Écrits du Nord*, des éditions *Henry*). Perte des parents, l'un puis l'autre, pour Chantal ; perte de l'époux pour Luce qui dédie les 36 pages de sa plaquette à *Louis*.**

Que je connaisse bien la poète et le dédicataire ne facilite d'aucune manière la lecture, trop de souvenirs en troublent la perception, mais aussi : à l'émotion se mêle salement une curiosité un rien morbide, de celle qui saisit le spectateur de la danse du toréador devant le taureau : comment s'en sortira-t-il ? Et la poète : ne se fera-t-elle piétiner par l'énormité de l'évènement ? Craintes vaines : toute en sobriété, Luce Guilbaud affronte l'épreuve avec sang-froid, convoquant pour résister et s'affermir ses compagnonnages en poésie, de **Françoise Clédat**, *celle qui marche devant*, à **Aimé Césaire** et **Marina Tsvetaïva** entre autres, auxquels elle emprunte des formules de sagesse, sans oublier l'ombre furtive (et touchant au cœur de quelques-uns des intimes) de **Guy Chambelland** :

Quel Pont de l'Épée dois-je encore traverser  
pour retrouver voix et visage ?

Le défi, pour ce genre d'ouvrage, qui s'assimile au *tombeau*, est de surmonter la sidération qui suit la perte.

les mots (ne sont que silence  
respiration empêchée)  
ne disent rien de la blessure

alors  
chercher entre les mots  
là ou l'on n'entend  
..... Rien.

La solution est poétique, recours à l'image, à des équivalences métaphoriques : *roses d'hiver en ses probabilités de pourriture ; pleurs de la tourterelle orpheline ; feuilles mortes qui s'amassent/ sur le parvis de l'église / parmi les petits os rejetés par la chouette*. Jusqu'à toucher à un stade de sérénité sans doute inattendue :

La question n'est plus du temps qui reste à vivre  
mais ce qu'il faut garder de ce qui fut vécu

Et ce rappel à l'ordre de la raison, en ce vers de **Roberto Juaroz** :

Vivre commence toujours maintenant

Au final, l'adieu se fait dans un sourire, proche certes de la grimace, et qui s'appuie sur des citations d'**Aragon** (Louis). (Je cite dans son intégralité ce poème conclusif) :

le sourire est toujours sur le seuil  
il demande le mien  
*c'est l'offrande du cœur*

sourire pour accompagner ton départ  
vers *ce pays sans nom sans éveil et sans rêve*  
*le lieu de nous où tout se dénoue*

sourire grimace à la forme des mâchoires  
que la mort révèle près d'une tulipe et d'un sablier  
*vanité* de nos pensées sur image de rappel.

PS:

**Repères** : **Luce Guilbaud** : *La perte que j'habite*. Coll. *Cahiers du Loup bleu* ( dessin de **Sylvie Turpin**). Éditions *Lieux-Dits* (Zone d'Art - 2 rue du Rhin Napoléon - 67000 Strasbourg). 36 p. 7€.